

Dossier

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[89] (2001)**

Heft 1455

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Au cœur des biotechnologies: le ventre des femmes

Le 6 août, le Dr Antinori, bien connu pour avoir aidé des femmes ménopausées à avoir un enfant, a présenté son programme de clonage humain devant la National Academy of Sciences (NAS), à Washington. Quelque temps auparavant, une équipe de chercheurs australiens réussissait à obtenir un œuf en manipulant les ovocytes de deux cellules de la même souris femelle, prouvant qu'il n'y a plus besoin de deux individus, sexuellement différents, pour procréer. La révolution biotechnique est-elle déclenchée ? La libre disposition des femmes de leur corps est-elle à nouveau remise en question ?

VALÉRIE SOLANO

Comportements ou couleur des yeux, maladie transmissible ou intelligence, la tentation de tout expliquer par les gènes existe. La possibilité de soigner, de guérir ou de prévenir les maladies ou les handicaps se concrétise, mais aussi les risques d'eugénisme ou de manipulations à des fins totalitaires. La reproduction est plus que jamais l'épicentre des multiples et complexes enjeux auxquels nous confrontent ces nouvelles connaissances. Le corps des femmes est le théâtre de toutes les hypothèses symboliques, physiques et expérimentales. Si cette position occupée par la fécondité féminine n'est pas nouvelle (comme le dit Françoise Héritier, « pour comprendre la domination du masculin, il suffit de voir que la fécondité féminine en est la pierre de touche »), la découverte de la pilule a permis de ne plus accepter que le sexe soit réductible à la fonction reproductive. Par là, le pouvoir des hommes et de la société sur les femmes a perdu de son emprise. Les biotechnologies renforcent la dissociation ainsi acquise de la fécondité et de la procréation par une séparation plus radicale encore, comme le souligne Henri Atlan : « A plus ou moins brève échéance, il y aura une séparation totale entre procréation et sexualité. Les enfants seraient alors produits depuis le début – fécondation in vitro, clonage – jusqu'à la fin – par gestation artificielle – en dehors du corps des femmes. »¹

L'utérus, lieu de tous les possibles

Cette rupture entre le sexe et la fécondité, irréaliste encore, n'a pourtant pas pour seule conséquence la « libération » pour les femmes de la gestation. Elle pose en effet une quantité de problèmes, complexes et périlleux pour l'avenir de l'humain. En premier lieu, il est difficile d'imaginer à terme, et ce n'est pas le moindre des paradoxes, les effets sur le corps lui-même, tant cette dimension est de l'ordre du présent de l'expérimentation. Cette mutation que l'on fait subir au corps est la plus insoupçonnable : par exemple, la fécondation in vitro, qui permet à certains couples de concevoir et de recevoir l'enfant tant désiré, est

aussi, souvent, une longue souffrance du corps. Les envolées théoriques font souvent oublier une réalité dont les conséquences sont douloureuses et aléatoires pour les femmes (voir p. 19). Lorsque l'on se penche sur les balbutiements du clonage, en reprenant le cas de la brebis Dolly, on découvre que l'efficacité scientifique est loin d'être aussi efficace que la nature : pour fabriquer Dolly, pas moins d'un millier d'ovocytes ont été nécessaires, quant à la gestation, treize brebis porteuses et deux cent septante-sept embryons ont été requis. Et, n'en déplaise aux apprentis sorciers, la perte sera aussi grande dans le cas des humains.

Le retour du pouvoir médical

Les biotechnologies sont aussi un gigantesque potentiel commercial. Sans entrer dans les détails des brevets, très contestés, sur le génome humain ou de l'usage d'embryons pour des thérapies géniques, les manipulations de la reproduction font peser un lourd tribut sur les femmes. Pour cloner les humains, il faut disposer non seulement d'un grand nombre d'ovocytes – produits par stimulation de la fonction ovarienne – mais aussi d'indispensables ventres. Et ce n'est pas le moindre des paradoxes que de retrouver les milleux anti-avortement, et les raéliens parmi les supporters du Dr Antinori.

La procréation médicalement assistée, la fécondation in vitro et le clonage, par l'extrême médicalisation qu'elles imposent aux femmes qui y ont recours, replace les médecins dans une position de pouvoir. Et la libération des femmes, acquise de haute lutte avec les lois sur l'avortement et la maîtrise de la fertilité, se trouve insidieusement remise en question. La contraception n'est toujours pas acquise pour la majorité des femmes de la planète et la fertilité tend à devenir, pour celles qui ont accès à la contraception, un problème biotechnique. Un retour de bâton, en quelque sorte. ❊

¹ Atlan, Henri, *Les étincelles de hasard*, éd. du Seuil, Paris, 1999.

Enjeux cachés

Le cheval de Troie des technologies de reproduction

En moins de vingt-cinq ans, nous sommes devenus la première génération de l'histoire à concevoir des êtres en pièces détachées, parfois à des kilomètres et à des années de distances, sans se voir, ni se toucher. Séduits par les sirènes du progrès, on a commencé à procéder non seulement à l'ingénierie génétique des aliments qui entrent dans nos ventres, mais on envisage de plus en plus aisément celle des êtres qui jusqu'alors y étaient conçus. Cela a été rendu possible par la multiplication des sophismes et des euphémismes, et par les glissements de sens en cascades de la technique.

LOUISE VANDELAC*

Commerce Internet et postal, institutionnel et marchand, de sperme et d'ovocytes; contrats d'enfantement ou de gestation plurielles, avec deux ou trois mères gestatrices à la fois, et deux, trois ou quatre enfants à la clé, la fiction devient réalité, notamment aux États-Unis. D'un côté, on a commencé à confondre potentialité et désir de concevoir un enfant avec, et besoin irrépressible à satisfaire à tout prix, au point d'en faire un droit individuel : celui de se faire un enfant de soi... à soi... Comme s'il s'agissait simplement d'un « service médical » ou qu'on pouvait mettre la conception des humains en marché, comme on le fait avec ces banques de gamètes et ces agences commerciales d'enfantement ou de grossesse. Alors que nos sociétés produisent massivement de l'infertilité et de la stérilité, (notamment par contamination chimique), sans parler de l'infécondité pour raisons économiques et sociales, n'est-il pas paradoxal d'autoriser tout ou presque pour contourner les difficultés biologiques et parfois psychiques et relationnelles de conception, tout en reportant l'essentiel des risques sur les générations qui suivent ?

À ces glissements dans les représentations de l'engendrement et aux prétendues justifications de toutes les interventions ou presque, s'est ajoutée une succession de glissements techniques. En externalisant l'ovule et en multipliant par cinq, dix et parfois vingt et plus à la fois le nombre d'ovules matures par la stimulation ovarienne - transformant ainsi, pour la première fois de l'histoire, des femmes, en mammifères les plus prolifiques qui soient - on a commencé à modifier radicalement la conception de l'être humain dans le double sens d'advenir au monde et à la pensée...

De la zootechnie à l'« élevage » humain

Rappelons que c'était d'abord pour pallier l'insuffisance des recherches fondamentales et diminuer les taux d'échecs de 100% des premières années de fécondation in vitro (FIV) à 95%, que certains praticiens, comme Trounson, en Australie, ont soumis leurs patientes aux cocktails de stimulation ovarienne déjà

en usage chez les ovins. Ils transféraient ainsi du même coup, de l'agroalimentaire à l'humain, les vecteurs de sens que sont la programmation des conceptions, l'amélioration de la productivité et de la qualité caractérisant ces pratiques zootechniques. En outre, en « artificialisant » les cycles ovulatoires de ces femmes pour les plier aux rythmes médico-hospitaliers, on a commencé à programmer les moments d'ovulation et de prélèvement des ovocytes et à faire des successions de FIV avec des embryons produits en série et transférés dans le ventre des femmes à coup de deux, trois, cinq et parfois jusqu'à neuf à la fois ! Quitte à éliminer, in utero, par « réduction embryonnaire », ceux qui s'étaient implantés « en trop »... Certes, après des années d'expérimentations, on a été forcé de constater que les transferts multiples de quatre embryons et plus augmentaient bien davantage les pathologies, leurs cortèges d'effets à long terme et les cas de mortalité que les chances de grossesses. Néanmoins, les grossesses multiples de deux et trois enfants et parfois plus, continuent d'être vingt-cinq à trente fois plus nombreuses en FIV qu'à la normale.

Du jamais vu

C'est ainsi que nous sommes devenus les premiers humains à passer de l'engendrement d'un être à la production de vivant dont certains sont destinés à naître, à être éliminés in utero par « réduction embryonnaire », à être donnés à un autre couple, à être réduits à du matériel de laboratoire, à être mis littéralement sur la glace. Des centaines de milliers d'embryons patientant ainsi dans l'azote, à moins d'être simplement jetés... Nous sommes également devenus les tout premiers, dans cette étrange lutte contre la montre et contre nous-mêmes, à manipuler le génome des embryons, pour les juger, les jauger, les trier, alors que certains envisagent même d'en corriger les défauts, voire d'en modifier certaines caractéristiques, en vue d'améliorer, disent-ils, l'espèce humaine.

Nous sommes la première génération qui, tout en reconnaissant la complexité et la fragilité de la constitution psychique des individus, soumet ses descendants aux plus folles acrobaties de la filiation qui soient : maternité scindée entre plusieurs mères; mère accouchant de ses petits-enfants ou l'inverse; grossesses à 60 ans, conceptions à partir des gamètes d'un-e conjoint-e décédé-e, amnésie institutionnelle du commerce des gamètes rendant le géniteur inconnu à son enfant et à sa mère, méconnaissable et inconnu... En moins de vingt-cinq ans, on a ainsi fait imposer certains des paramètres biologiques, sociaux et anthropo-culturels majeurs de l'engendrement. Et nous livrons de plus en plus d'enfants à ces inqualifiables expérimentations psychiques de masse. ❊

* L'auteure est chercheuse au CIBIOSE (Centre d'études des interactions biologiques entre la santé et l'environnement) à Montréal. Ce texte est un extrait d'un article publié dans le numéro 264 (mai) de *Futuribles*.

Embryo-économie du vivant

Des humaines moins qu'humaines

Les enjeux des techniques de la reproduction médicalement assistée ne se limitent pas à la résolution de la stérilité, ni à la possibilité d'offrir à chacun-e son enfant. Il s'agit encore de modifier la perception même du monde vivant et, en particulier, des êtres humains.

THÉRÈSE MOREAU

Déjà avec la pilule contraceptive nous avons pu dissocier sexualité génitale et procréation. Ce fut, pour les femmes et pour les hommes, un facteur de bien-être, une possibilité de ne plus faire l'amour dans la peur de mettre au monde des enfants tous les ans. Aujourd'hui, c'est la grossesse elle-même qui devient archaïque, et certain-e-s rêvent de grossesse artificielle avec un placenta et une couveuse artificielle. Ne serait-ce point là un nouveau champ de liberté pour les femmes ? N'y a-t-il pas un droit à l'enfant, comme un droit à refuser la procréation ? La liberté n'est-elle pas dans le choix de faire ou de ne pas faire ? Au nom de quel principe refuser l'égalité de traitement entre femmes et hommes, hétérosexuel-le-s et homosexuel-le-s ? Les menstruations, la grossesse ne sont-elles pas des handicaps sur le chemin professionnel des femmes ? Ne voit-on pas des employeurs, des employeuses qui demandent à de jeunes diplômées de signer un contrat où elles s'engagent à ne pas «se faire faire un enfant» pendant une ou plusieurs années ? D'autre part, pourraient dire certaines, si nous voulons que les hommes nous accordent leurs privilèges, il nous faut à nous femmes, avoir quelque monnaie d'échange : abandonnons donc ce monopole dérisoire de la procréation. Les nouvelles pilules contraceptives permettent à celles qui le veulent d'oublier, d'abolir le sang des règles, les nouvelles techniques de reproduction nous permettront de maîtriser, voire d'oublier le temps de la conception.

L'économie du ventre

Même en faisant l'impasse sur la dangerosité des traitements médicamenteux pour les femmes, on voit dans un tel état de chose de nombreuses questions pour le statut de ces dernières. L'égalité n'est pas la similitude et demander au corps des femmes de se conduire comme celui des hommes paraît relever du mépris envers nous et de la peur que les fonctions sexuelles féminines suscitent dans la civilisation judéo-chrétienne. Faire entrer les femmes et leur corps dans l'économie signifie également que nous faisons nôtre la définition utilitariste de la liberté entendue comme la seule liberté d'entreprise. Nous admettons alors que le corps soit une marchandise comme les autres, que certain-e-s vendent leur force de travail, que d'autres vendent leur savoir-faire sexuel, que d'autres encore vendent les produits de leur corps comme on vend du sang ou des cheveux. Les hommes vendent leur sperme, les femmes auraient le droit au nom de la (fausse) similitude de vendre leurs ovules. Plutôt que d'avoir un travail pénible et sale, les femmes seraient libres de bailleur leur organe de gestation à celles et ceux qui en auraient les moyens. Les mères dites porteuses seraient tout simplement l'équivalent des nourrices d'antan.

Sélectionner «sa» mère porteuse

On en vient à imaginer avec Margaret Atwood une société où existeraient deux catégories de femmes : celles ayant une profession, un statut social, et les migrantes qui donneraient aux premières un-e enfant. Cela se pratique déjà aux Etats-Unis où le couple peut choisir sur catalogue «sa» mère porteuse, et exiger d'elle une «réduction embryonnaire», une manière de vivre pendant les neuf mois de gestation, sous peine de rupture de contrat. On a vu également le couple de «parents», refuser tel ou telle enfant pour des raisons de sexe, de handicap ou de maladie.

Resterait alors à maintenir socialement ces deux catégories d'individues. On pourrait, évidemment, faire appel aux femmes des pays pauvres, mais cette solution n'aurait qu'un temps puisque calquer sur les travailleurs et travailleuses immigré-e-s. Le souvenir des haras d'esclaves pourraient nous donner matière à réflexion. En effet, lorsqu'il devint trop difficile sinon impossible d'importer pour des raisons pratiques et légales des esclaves d'Afrique vers les Amériques, les Etats esclavagistes eurent l'idée de fermes ou de haras, tout comme les nazis les *Lebensborn*. Mieux, les propriétaires d'esclaves violèrent, séduisirent leurs esclaves femmes, qui mirent au monde des enfants que leurs géniteurs vendirent aux enchères.

Nous débouchons rapidement sur le meilleur des mondes d'Aldous Huxley avec ses catégories différenciées d'individu-e-s ayant ou non le statut d'humanité, comme cela s'est encore fait lors de l'esclavagisme, avec à la clé des réservoirs d'êtres-pièces détachées et leurs souches totipotentes. Aujourd'hui déjà, on punit celles qui procréent dans l'irresponsabilité, comme on punissait aux siècles précédents celles qui avaient une conduite sexuelle «asociale». C'est ainsi qu'aux Etats-Unis, des juges condamnent des femmes pauvres ou toxicomanes à la stérilisation temporaire par le Norplant.

La sexualité fut longtemps pour notre civilisation le refoulé, prenons garde que la maternité et la procréation «naturelle» ne soient les refoulées du nouveau millénaire. En acceptant de calquer la maternité sur la paternité, les femmes ne peuvent qu'être les perdantes puisqu'elles rendent ainsi aux hommes la toute puissance du pater familias. Les enfants deviennent des produits, des objets de contrat, de litige. Aucun-e ne saurait échapper aux lois du marché. Ces bébé, ces embryons perdront alors leur statut d'être humain pour celui de bien de consommation. Et si ces enfants né-e-s ou à naître sont des produits, alors celles qui les mettent au monde ne peuvent être que des machines vivantes ou non qui doivent entrer dans le monde de l'industrie et du commerce. ●

Témoignage

Fécondation in vitro: paradis artificiel ?

NOËLLE CORBOZ

Un couple constitué d'un homme de 35 ans et d'une femme de 30 ans vivant en concubinage depuis plus de sept ans. Durant cinq ans, ils tentent d'avoir un enfant, sans succès. Ils décident donc d'en connaître la cause et apprennent que les organes reproductifs de chacun sont bien fonctionnels, qu'ils sont face à une « incompatibilité ». Ils décident donc d'avoir recours à une insémination artificielle avec sperme du futur père (Fécondation in vitro).


Le rapport avec le médecin est déplaisant: la femme constate qu'il s'adresse bien souvent uniquement à elle, comme si elle était la cause de leur stérilité, il insinue la présence de « problèmes féminins ». Le médecin n'implique absolument pas le compagnon dans le processus de transformations que va devoir subir la femme, mais le considère comme le maillon final de la procédure. Il semblerait que l'homme soit là uniquement pour apporter sa semence.

Les affres de la stimulation hormonale intensive

La stimulation hormonale est d'une part douloureuse physiquement tout comme ses effets secondaires, tels que gonflements et prise de poids. D'autre part, cette injection d'hormones est bien souvent cachée, la femme se retrouvant seule dans sa salle de bain ou sa chambre à se faire une piqûre. Puis, il y a le moment « juste » où les ovaires de la femme sont prétendument réceptifs. Cette ponction chirurgicale de nombreux ovules est suivie de leur fécondation au laboratoire par les spermatozoïdes. C'est à ce moment, signalé par le médecin, que l'homme entre en action. La femme s'est injectée durant un certain temps, l'homme quant à lui se décharge. Puis vient l'attente avec cette question : qui de la médecine ou du couple réussira la fécondation ?

Dans 25% des cas, le transfert est suivi d'une fausse couche. Seules 10%¹ des tentatives offrent au couple la possibilité

d'avoir un enfant, bien que souvent prématuré. Dans notre cas de figure, le couple a cumulé les échecs, malgré l'utilisation des embryons obtenus, sélectionnés puis congelés. Douleurs physiques, douleurs morales et investissement financier. Le couple en vient à se demander si l'implication et les sacrifices en valent vraiment la peine. Ils décident donc d'abdiquer et se tourneront peut-être vers l'adoption.

La FIV est présentée comme une solution idéale pour pallier la stérilité, principalement parce qu'elle émane de la science. Elle représente surtout les enjeux liés aux biotechnologies et aux industries pharmaceutiques (par exemple les expérimentations sur les ovules). Aux Etats-Unis, de nombreux groupes de femmes ont montré les dangers de ces développements technologiques (emprise de la science sur la reproduction, le corps n'est plus que le réceptacle) et l'on y constatait en 1988 huit fois moins de tentatives de FIV qu'en France. Peut-être est-ce une des raisons de la présence de sites Internet consacrés à la biotechnologie et aux transformations corporelles virtuelles ? A titre d'exemple, le site de Virgil Wong, artiste étasunien qui a créé un groupe multidisciplinaire. Il développe des projets artistiques traitant du corps humain vu au travers de la médecine, de la société et de la technologie. En ce moment, on peut y visionner l'expérience d'un homme vivant une grossesse et suivre au jour le jour son évolution mentale et physique. 

http://www.paperveins.org/portrait/malepr_launch.html

Suivez au jour le jour l'expérimentation d'un homme « enceinte ».

Fécondation in vitro (FIV):

Ensemble de techniques médicales destinées, en principe, à pallier diverses formes de stérilité permettant la naissance d'enfants en l'absence de rapports sexuels, et en recourant parfois à des tiers. Inventée pour contourner la stérilité masculine, l'insémination artificielle avec sperme du futur père (IAC) ou d'un donneur (IAC) précéda la mise au point de la fécondation in vitro (FIV) pour pallier la stérilité d'origine tubaire et celle de diverses techniques dérivées.²

¹ Laborie, Françoise, « Technologie de la reproduction humaine »,

Dictionnaire critique du féminisme, Presse universitaire de France, Paris, 2000.

² Ibid.

Vous pouvez acheter ou commander l'émilie dans les librairies suivantes

Genève

L'Inédite

Rue Saint-Joseph 15
1227 Carouge
Tél. 022/343 22 33

La Comédie de Genève

Bd des Philosophes 6
1205 Genève
Tél. 022/320 50 00

Librairie du Boulevard

Rue de Carouge 34
1205 Genève
Tél. 022/328 70 54

Neuchâtel

Soleil d'Encre sa

Rue de l'Industrie 1
2114 Fleurier
Tél. 032/861 13 24

La Méridienne

Ru du Marché 6
2302 La Chaux-de-Fonds
Tél. 032/928 01 36

Valais

Aux Arcanes

Av. de la Gare
1964 Conthey

Vaud

Librairie Basta !
Rue du Petit-Rocher 4
1000 Lausanne 9
Tél. 021/625 52 34

